



CHIN POM YE, Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Corée aux Etats-Unis.

nitaires. Nous les savions parfaitement incapables de céder à une pression du dehors, si puissante qu'elle fut et d'où qu'elle pût venir; mais il est bon que notre corps commercial ait fait une pareille manifestation. Elle est de nature à rassurer nos familles et notre commerce.

New York, au nord, Galveston, au Sud, ont déjà pris des mesures à cet égard. Ces deux villes ont lancé un interdit contre tout navire venant de Santos ou des environs. Pourquoi la Nouvelle-Orléans n'en ferait-elle pas autant ?

Les événements qui se sont succédé depuis deux ou trois ans, ont changé complètement la situation au point de vue des épidémies et créé des dangers que l'on ne pouvait prévoir auparavant. C'est à nous d'agir en conséquence. Barrons le passage à toute espèce de fièvre et de peste, tant qu'il y aura péril en la demeure. Il sera toujours temps de nous relâcher de nos rigueurs, quand tout danger sera passé.

Ne craignons pas que le café nous manque un seul instant; nous en trouverons en abondance dans d'autres ports qui ne sont pas infectés comme Santos.

Les Almanachs de 1900.

Voici tout juste quatre cents ans que le premier almanach a paru en France; la maison Plon et Mourit, qui depuis bien des années, détient le record pour la publication de ces utiles et amusants livres, ne pouvait manquer de célébrer ce nouveau centenaire comme il convenait, c'est-à-dire en prodiguant à ses fidèles lecteurs une collection nouvelle de ces aimables plaquettes qui s'adressent à tous les âges, à tous les goûts, à toutes les bourses, et l'on peut dire aussi à toutes les conditions sociales. On ne saurait les décrire tous; à peine peut-on les énumérer par catégories. Voici donc, à la suite du vénérable Mathieu Lunsberg, le doyen des almanachs; l'Annuaire et les deux Almanachs Mathieu (de la Drôme), le Cultivateur, le Parfait Vigneron, le Jardinier, les Foires chevalines, rempli de renseignements spéciaux et si utiles pour tous ceux qui ont intérêt à savoir quand il fera beau ou laid, chaud ou froid, sec ou humide. Pour les dames, ce sont les almanachs de la Maîtrise de Maison, de la Bonne Cuisine, du Savoir-Vivre, des Dames et des Demoiselles, et pour les personnes pieuses, l'Almanach du Bon Catholique et celui des Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Aux familles, s'adressent les Almanachs scientifiques, de France et du Musée des Familles, des Célébrités contemporaines, National de la France, des Jeunes Mères, sans oublier l'illustre Mère Gigogne pour les tout petits. Aux curieux sont destinés le Prophétique, l'Astrologique, le Parisien, ainsi que les Parisiennes. Aux esprits plus folâtres conviennent, enfin, le Comique, le Lunatique, le Pour-Rire et le Charivari. Peut-être en omissions-nous quelques-uns; mais il y a déjà de quoi satisfaire à bien des désirs.

TEMPERATURE

Du 14 décembre 1899.

Table with 2 columns: Direction (N, NE, E, SE, S, SW, W, NW) and Temperature (Fahrenheit and Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, 14 décembre.—Indications pour la Louisiane.—Temps beau, plus froid vendredi; samedi, beau, le froid continuant; vents vifs du nord.

Une Manifestation

DE LA

BOURSE AU COTON.

Comme tous les gens sensés, qui ont souci de leurs intérêts et de la réputation, de la prospérité de la ville qu'ils habitent, nous exprimions, il y a deux ou trois jours, la crainte que le Willowdene, à son arrivée de Santos, où l'on a signalé des cas de peste bubonique, pût obtenir la permission de remonter le fleuve et de s'approcher de nos quais. Ce qui se passe actuellement doit nous rassurer à cet égard. La Bourse au coton de la Nouvelle-Orléans a senti le danger qui nous menaçait, et elle a été droit au but. Elle a adressé au Bureau de Santé de l'Etat et de la Ville, une protestation formelle contre l'admission du "Willowdene". Assurément, nous n'avions à redouter aucune faiblesse de la part de nos officiers sa-

LA GRAMMAIRE FRANÇAISE

propos du Transvaal

Le passé et le présent.

Nous extrayons d'un grand journal de Paris les passages suivants qu'on lira avec intérêt; ils donnent une idée fort juste de la situation actuelle des Anglais au Transvaal.

Les Boers gagnent-ils la partie en créant par leur indomptable courage les Etats-Unis de l'Afrique du Sud ?

Beaucoup de gens, intimidés par l'appareil pompeux de la politique anglaise, par son habileté à jongler avec les spectacles militaires ne croient même pas, avant l'ouverture des hostilités, que la question pouvait seulement se poser. Les premiers combats du Natal les obligent d'entrevoir tout ce que la simplicité robuste des hommes libres du Transvaal et d'Orange masquait aux yeux des badauds inattentifs et des financiers aveuglés par la spéculation; les malheurs de l'armée britannique ont également révélé les lacunes de son organisation, l'insuffisance de son entraînement et l'ignorance du commandement.

Si nous comparons l'histoire qui se développe devant nos yeux celle du siècle dernier, nous reconnaitrons que les compatriotes de Kruger ont plus de chances de réussir que ceux de Washington. Le général américain, aidé par Rochambeau et Lafayette, mit cinq ans à faire capituler, dans la presqu'île de York-Town, l'armée de Cornwallis. Abandonnés de tous, les Boers ont déjà battu en rase campagne les meilleurs régiments anglais; ils joignent à l'habileté tactique des conceptions stratégiques qui leur ont permis d'envelopper leurs adversaires dans le Natal; le dernier succès, cruellement acheté par lord Methuen, à Belmont, avec des forces doubles ou triples et une artillerie formidable, peut soutenir les passions chauvines, mais ne rassure pas les esprits réfléchis.

L'étude attentive des événements qui décident l'affranchissement des Etats-Unis d'Afrique prouve surtout que l'orgueil insupportable du caractère anglais s'allie à son heure. S'il est capable de méditer soigneusement, avec une suite d'idées inflexibles ses revanches, il jette sans vergogne à ses plus énergiques déclarations de solennels démentis.

En 1775, lord North, le précurseur de M. Chamberlain pour l'outrecuidance et l'entêtement, avait décidé que l'Angleterre ne céderait jamais devant une poignée de rebelles. Sans s'occuper des clameurs de l'opposition, plus sérieuses que celles des libéraux actuels, ni des antipathies unanimes de l'Europe aussi bien à la cour de Louis XVI qu'à celle de Frédéric de Prusse, il envoya 80,000 hommes de renforts, achetant partout des mercenaires, levant des régiments entiers dans les petites colonies allemandes, soulevant les indigènes de peau rouge comme les amis de Cecil Rhodes voudraient lancer les noirs Zoulous Cafres et Basutos contre les blancs de Pretoria et de Bloemfontein.

Pitt, qui osait dire ce que lord Rosebery tairait aujourd'hui, accusait le gouvernement tory d'avoir pris à sa soldo des bandes allemandes qui portaient leur férocité dans des provinces encore anglaises, pour avoir associé aux armes britanniques la mesuure et le scalpel de ces tribus sauvages qu'on grise pour les rendre plus barbares. Ces éloquentes invectives n'empêchèrent rien: le cabinet ne plaça devant l'intervention française et devant la défaite suprême, mais il plaça, quoique son humiliation, après tant de sacrifices et de redoutables, fut peut-être plus pénible encore que le désastre.

« Sans porter aucune atteinte au génie de la langue française, en rendant, au contraire, plus accessible et plus agréable l'étude de notre littérature, il serait facile de supprimer beaucoup des règles subtiles, inutiles, même ridicules, fondées quelquefois sur l'autorité de grammairiens oubliés aujourd'hui, qui à fini par prévaloir sur celle des auteurs les plus français. »

« Le temps qui pourrait être ainsi gagné sur l'étude de la grammaire serait avantageusement donné à la lecture et à l'explication des textes. »

« En outre, cette simplification faciliterait l'étude de notre langue à l'étranger. »

« En conséquence, les membres du conseil supérieur de l'instruction publique, sous-ignés; émettent le vœu: »

« Qu'une commission soit chargée de préparer la simplification de la syntaxe française dans les écoles primaires et secondaires. »

LA GRAMMAIRE FRANÇAISE

propos du Transvaal

Le passé et le présent.

Nous extrayons d'un grand journal de Paris les passages suivants qu'on lira avec intérêt; ils donnent une idée fort juste de la situation actuelle des Anglais au Transvaal.

Les Boers gagnent-ils la partie en créant par leur indomptable courage les Etats-Unis de l'Afrique du Sud ?

Beaucoup de gens, intimidés par l'appareil pompeux de la politique anglaise, par son habileté à jongler avec les spectacles militaires ne croient même pas, avant l'ouverture des hostilités, que la question pouvait seulement se poser. Les premiers combats du Natal les obligent d'entrevoir tout ce que la simplicité robuste des hommes libres du Transvaal et d'Orange masquait aux yeux des badauds inattentifs et des financiers aveuglés par la spéculation; les malheurs de l'armée britannique ont également révélé les lacunes de son organisation, l'insuffisance de son entraînement et l'ignorance du commandement.

Si nous comparons l'histoire qui se développe devant nos yeux celle du siècle dernier, nous reconnaitrons que les compatriotes de Kruger ont plus de chances de réussir que ceux de Washington. Le général américain, aidé par Rochambeau et Lafayette, mit cinq ans à faire capituler, dans la presqu'île de York-Town, l'armée de Cornwallis. Abandonnés de tous, les Boers ont déjà battu en rase campagne les meilleurs régiments anglais; ils joignent à l'habileté tactique des conceptions stratégiques qui leur ont permis d'envelopper leurs adversaires dans le Natal; le dernier succès, cruellement acheté par lord Methuen, à Belmont, avec des forces doubles ou triples et une artillerie formidable, peut soutenir les passions chauvines, mais ne rassure pas les esprits réfléchis.

L'étude attentive des événements qui décident l'affranchissement des Etats-Unis d'Afrique prouve surtout que l'orgueil insupportable du caractère anglais s'allie à son heure. S'il est capable de méditer soigneusement, avec une suite d'idées inflexibles ses revanches, il jette sans vergogne à ses plus énergiques déclarations de solennels démentis.

En 1775, lord North, le précurseur de M. Chamberlain pour l'outrecuidance et l'entêtement, avait décidé que l'Angleterre ne céderait jamais devant une poignée de rebelles. Sans s'occuper des clameurs de l'opposition, plus sérieuses que celles des libéraux actuels, ni des antipathies unanimes de l'Europe aussi bien à la cour de Louis XVI qu'à celle de Frédéric de Prusse, il envoya 80,000 hommes de renforts, achetant partout des mercenaires, levant des régiments entiers dans les petites colonies allemandes, soulevant les indigènes de peau rouge comme les amis de Cecil Rhodes voudraient lancer les noirs Zoulous Cafres et Basutos contre les blancs de Pretoria et de Bloemfontein.

Pitt, qui osait dire ce que lord Rosebery tairait aujourd'hui, accusait le gouvernement tory d'avoir pris à sa soldo des bandes allemandes qui portaient leur férocité dans des provinces encore anglaises, pour avoir associé aux armes britanniques la mesuure et le scalpel de ces tribus sauvages qu'on grise pour les rendre plus barbares. Ces éloquentes invectives n'empêchèrent rien: le cabinet ne plaça devant l'intervention française et devant la défaite suprême, mais il plaça, quoique son humiliation, après tant de sacrifices et de redoutables, fut peut-être plus pénible encore que le désastre.

« Sans porter aucune atteinte au génie de la langue française, en rendant, au contraire, plus accessible et plus agréable l'étude de notre littérature, il serait facile de supprimer beaucoup des règles subtiles, inutiles, même ridicules, fondées quelquefois sur l'autorité de grammairiens oubliés aujourd'hui, qui à fini par prévaloir sur celle des auteurs les plus français. »

« Le temps qui pourrait être ainsi gagné sur l'étude de la grammaire serait avantageusement donné à la lecture et à l'explication des textes. »

« En outre, cette simplification faciliterait l'étude de notre langue à l'étranger. »

« En conséquence, les membres du conseil supérieur de l'instruction publique, sous-ignés; émettent le vœu: »

« Qu'une commission soit chargée de préparer la simplification de la syntaxe française dans les écoles primaires et secondaires. »

La seule leçon qui mérite d'être

gardée après plus de cent ans, c'est que l'Angleterre sait parfaitement renoncer aux programmes qui lui sont le plus chers, quand elle est réduite à l'impuissance. Une de ses grandes habiletés consiste à persuader aux naifs et aux irréfléchis qu'elle ne reculera pas, quoi qu'il arrive, sur certains points. A cette heure même le secret de son prestige entamé, mais non détruit, réside dans la conviction d'invulnérabilité qu'elle inculque au reste du monde.

Disparition d'une des plus

brillantes étoiles du Second Empire.

Une femme vient de mourir, qui prend place en marge de l'histoire. Mme la comtesse de Castiglione vint d'Italie en France en 1838. C'était le temps où l'Italie employait tous les moyens qu'elle possédait à obliger Napoléon III d'intervenir en sa faveur. La bombe d'Orsini était un moyen de persuasion violent et brusque; il fallait y joindre une influence plus intime et plus douce. Ainsi Louis XIV avait jadis retenu l'Angleterre dans l'alliance française en attachant son roi d'un lien léger.—Et la guerre fut déclarée à l'Autriche.

Mme de Castiglione était d'une beauté magnifique et altière. Elle en avait l'orgueil; un orgueil tranquille et qui ne connaissait pas les entraves ordinaires à ce sentiment. Elle parut un jour à un bal des Tuileries costumée en Salammbô, la tunique ouverte sur la jambe nue. Sa beauté lui paraissait comme une chose présente, et digne d'une adoration lointaine. Elle-même n'éprouvait pas d'autre sentiment. Elle se serait plu à ces critiques de l'Asie antique, où la prêtresse apparaissait sur l'autel, saluée de loin par la ferveur des fidèles. On dit même qu'un jour, à Dieppe, dans sa villa, elle jura ce rôle et reçut cet hommage. Les fidèles étaient figurés par un officier dont le propre caractère était d'être brillant. Mais elle avait choisi le temps où il était blessé, et elle lui avait lié les mains.

Après un faveur éclatante, le temps vint de la retraite. Elle vécut dans un entresol de la place Vendôme, au coin de la rue de la Paix. Les volets en étaient à jamais clos. A l'intérieur, dit-on, il n'y avait pas de meubles, mais seulement des tapis et des coussins. Pas de domestiques; les repas étaient apportés du restaurant. C'est dans cette solitude que Mme de Castiglione se mourit. Ainsi disparaissent obscurément, une à une, ces gloires du second Empire. Les femmes traversent l'histoire et n'y séjournent pas. La Belle Helène a reparu dans un théâtre du boulevard. Mais la créatrice du rôle, cette brillante pensionnaire dans un couvent, à Toulouse, elle finit comme Mlle de La Vallière, encore que leurs caractères présentent quelques différences. Et en explorant les jardins de la banlieue, combien ne trouverait-on pas de ces gloires éclipsees qui achèvent tranquillement de mourir, vieux papillons qui redevenaient chrysalides.

On les trouverait, et on aurait tort. Un historien, qui serait homme de goût, ne lèverait jamais le mystère de ces destinées. Il ne trahirait que l'image brillante que les contemporains se sont faite de ces femmes pendant le temps de leur gloire. Les révolutionnaires ont manqué de tact, en tirant Mme du Barry de l'obscurité où elle était plongée. Historiquement elle était déjà morte quand ils la guillotinaient. Ils commirent une cruauté inti-

le, en lui infligeant cette peine

vraiment posthume, en lui imposant un rôle tout à fait disproportionné à ses moyens. Il n'est pas moins affligeant de voir des érudits consacrer des volumes distincts à des êtres dont le propre a été d'être des incidents. Ne prolongeons pas leur vie au delà de cet incident. N'en retenons que la phase lumineuse et fugitive, et laissons à l'ombre le royaume de l'ombre. Il nous restera ainsi quelques images élogieuses, qui embelliront les lignes sévères des livres d'histoire, et les croquis que le Destin s'amuse à crayonner lui-même sur les pierres du monument.

LES INCONVENIENTS

DE LA

VOILETTE.

Il paraît que la voilette, la voilette noire, la voilette blanche qui est si gracieuse, est dangereuse, non pas seulement pour celui qui l'admire, mais encore pour celles qui la portent. C'est M. Rosenbach, un médecin de Berlin, bien connu, qui ose l'affirmer. Loin de garantir le fraîcheur du teint, la voilette le compromettrait; elle ferait rougir le nez et les pommettes et engendrerait la couperose de la face à laquelle il n'est guère de remède. M. Rosenbach avait remarqué que beaucoup de jeunes et jolies femmes, habituées à porter des voilettes, finissaient par avoir le nez rouge et présentaient des plaques colorées aux pommettes. Il en chercha la cause et finit par se convaincre que c'était la voilette qui était précisément la cause du mal.

Quelle fin que soit le tisseu, il n'en exerce pas moins une compression des points sur lesquels il s'appuie. La pointe du nez se déforme, s'aplatit, s'élargit et, à la longue, la déformation devient persistante. D'autre part, cette compression vide les capillaires de la pointe du nez et en refoule le sang au-dessus et sur les côtés. Cet état s'exagère si l'on entre, sans retirer la voilette, dans une atmosphère chaude, car le sang afflue d'avantage à la peau. Les vaisseaux du nez et des narines ont des parois très faibles et, par suite de cette congestion, ils restent dilatés. Bien plus, l'humidité de l'air exprime ne peut pas s'évaporer facilement derrière la voilette; elle entretient sur les parties où elle se dépose, ailes du nez et pommettes, une sorte de cataplasme qui favorise la dilatation des vaisseaux et leur congestion.

Le nez est la partie du visage la plus exposée et les effets signalés y marquent plus qu'ailleurs leur empreinte. Cependant, les mêmes stigmates s'observent aussi sur les joues, où les veinules des sinués des lignes rouge foncé. Sous l'influence de cette irritation répétée, la peau se pigmente et devient eczémateuse. Au lieu de ces joues, il se forme deux zones tranchées; l'une supérieure, malade; l'autre, d'un rouge pâle naturel, fait contraste avec la précédente. Et voilà comment naît la couperose. Du moins, ainsi le soutient M. Rosenbach, qui interdit le port de la voilette à toute sa clientèle féminine. Celle-ci obtiendrait-elle ? C'est une autre affaire.

En effet, comme traitement de cette fâcheuse couperose, M. Rosenbach interdit la voilette de la bordure ou il recommande de ne la porter que sur le front et les yeux, en laissant le nez libre; ensuite, il conseille de ne pas se servir de topiques irritants et de faire de fréquents temps un massage superficiel des régions vasculaires, en pressant doucement avec les doigts la nez et ses ailes. Il autorise sa clientèle à se poudrer légèrement avec un peu de talc ou d'amidon après une très légère

ponction de vaseline ou de cold cream. En résumé, la voilette peut être portée, mais au-dessus du nez. Personne de nous ne s'en plaindra. Rien de joli comme une voilette à demi soulevée. M. Rosenbach pourrait bien avoir raison. Soulevez à moitié, Mesdames... ou la couperose. Décidément, il a raison, M. Rosenbach.

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

MANON.

Nous venons d'assister à une charmante représentation, d'une valeur tout à fait exceptionnelle, sans aucune des faiblesses qu', jusqu'ici, déparaient nos meilleures soirées d'opéra. Pas un défaut choquant, pas un trou; et, au point de vue des ensembles, une exécution extrêmement correcte qui fait beaucoup d'honneur au chef d'orchestre qui a conduit toutes les répétitions, M. Brunet.

Il nous faudrait beaucoup de temps et beaucoup d'espace pour faire ressortir les beautés de cette superbe partition, très savante et très moderne, tout en évitant les obscurités et les complications des compositions au style Wagnerien, et en restant claire comme de l'eau de roche. Pas un dessin, pas un détail, même à la première audition, n'échappe à l'œil.

Mais place aux artistes. Tout l'intérêt de l'œuvre se concentre sur Des Grieux (Bonnard) et Manon (Mme Madier de Montjan). Impossible de rêver un plus joli duo. Mme Madier s'est révélée à nous sous un jour nouveau. A la fois chaste et diabolique, à la fois comédienne accomplie. Elle a détaillé tout le rôle avec une habileté rare. N'était son extrême jeunesse, qui éclate à première vue, on lui donnerait volontiers une vingtaine d'années de scène. Cette création de Manon—c'en est véritable à la Nouvelle-Orléans—lui fait le plus grand honneur.

Quant à M. Bonnard, il est là chez lui, dans son élément. Il a exactement toute la voix qui convient au rôle; rien de plus, rien de moins, et il a par dessus le marché un tempérament qui s'ajuste parfaitement à la voix, qui coïncide avec elle: de telle sorte que l'homme, l'artiste et le chanteur s'harmonisent à merveille. Nous ne pouvons qu'envoyer nos compliments au reste de la troupe, qui n'a jamais aussi bien chanté ni joué qu'hier soir.

GRAND OPERA HOUSE.

Depuis dimanche en matinée, le Grand Opera House ne déçoit plus. Le public court en foule applaudir Baby Varent, si remarquable dans son rôle de "The Little Lord Fauntleroy".

Aujourd'hui, à la demande générale, il y aura une matinée qui commencera qu'à 3 heures pour permettre aux élèves des écoles d'assister à la représentation après la sortie des classes.

A partir de dimanche matin, une série de représentations des "Deux Orphelines", le chef-d'œuvre de Denney. On sait à quel point est étonnante cette pièce due à la plume du plus brillant des dramaturges français. Les rôles principaux seront tenus par Miss Esther Lyons, M. Wm Farnum, Miss Blanche Seymour, M. M. Murdoch et Keogh. La direction a fait de grands frais pour la mise en scène des "Deux Orphelines".

CRESCENT THEATRE.

Corinne et "The Little Hero" ont, de compagnie, le don d'attirer la foule au Crescent. L'engagement de Corinne a été un des plus heureux et des plus fructueux de la saison. Il est rare qu'un artiste se conquière aussi rapidement une popularité. C'est qu'elle a le foyer, un entrain naturel qui est la

la seule leçon qui mérite d'être

gardée après plus de cent ans, c'est que l'Angleterre sait parfaitement renoncer aux programmes qui lui sont le plus chers, quand elle est réduite à l'impuissance. Une de ses grandes habiletés consiste à persuader aux naifs et aux irréfléchis qu'elle ne reculera pas, quoi qu'il arrive, sur certains points. A cette heure même le secret de son prestige entamé, mais non détruit, réside dans la conviction d'invulnérabilité qu'elle inculque au reste du monde.

Disparition d'une des plus

brillantes étoiles du Second Empire.

Une femme vient de mourir, qui prend place en marge de l'histoire. Mme la comtesse de Castiglione vint d'Italie en France en 1838. C'était le temps où l'Italie employait tous les moyens qu'elle possédait à obliger Napoléon III d'intervenir en sa faveur. La bombe d'Orsini était un moyen de persuasion violent et brusque; il fallait y joindre une influence plus intime et plus douce. Ainsi Louis XIV avait jadis retenu l'Angleterre dans l'alliance française en attachant son roi d'un lien léger.—Et la guerre fut déclarée à l'Autriche.

Mme de Castiglione était d'une beauté magnifique et altière. Elle en avait l'orgueil; un orgueil tranquille et qui ne connaissait pas les entraves ordinaires à ce sentiment. Elle parut un jour à un bal des Tuileries costumée en Salammbô, la tunique ouverte sur la jambe nue. Sa beauté lui paraissait comme une chose présente, et digne d'une adoration lointaine. Elle-même n'éprouvait pas d'autre sentiment. Elle se serait plu à ces critiques de l'Asie antique, où la prêtresse apparaissait sur l'autel, saluée de loin par la ferveur des fidèles. On dit même qu'un jour, à Dieppe, dans sa villa, elle jura ce rôle et reçut cet hommage. Les fidèles étaient figurés par un officier dont le propre caractère était d'être brillant. Mais elle avait choisi le temps où il était blessé, et elle lui avait lié les mains.

Après un faveur éclatante, le temps vint de la retraite. Elle vécut dans un entresol de la place Vendôme, au coin de la rue de la Paix. Les volets en étaient à jamais clos. A l'intérieur, dit-on, il n'y avait pas de meubles, mais seulement des tapis et des coussins. Pas de domestiques; les repas étaient apportés du restaurant. C'est dans cette solitude que Mme de Castiglione se mourit. Ainsi disparaissent obscurément, une à une, ces gloires du second Empire. Les femmes traversent l'histoire et n'y séjournent pas. La Belle Helène a reparu dans un théâtre du boulevard. Mais la créatrice du rôle, cette brillante pensionnaire dans un couvent, à Toulouse, elle finit comme Mlle de La Vallière, encore que leurs caractères présentent quelques différences. Et en explorant les jardins de la banlieue, combien ne trouverait-on pas de ces gloires éclipsees qui achèvent tranquillement de mourir, vieux papillons qui redevenaient chrysalides.

On les trouverait, et on aurait tort. Un historien, qui serait homme de goût, ne lèverait jamais le mystère de ces destinées. Il ne trahirait que l'image brillante que les contemporains se sont faite de ces femmes pendant le temps de leur gloire. Les révolutionnaires ont manqué de tact, en tirant Mme du Barry de l'obscurité où elle était plongée. Historiquement elle était déjà morte quand ils la guillotinaient. Ils commirent une cruauté inti-

le, en lui infligeant cette peine vraiment posthume, en lui imposant un rôle tout à fait disproportionné à ses moyens. Il n'est pas moins affligeant de voir des érudits consacrer des volumes distincts à des êtres dont le propre a été d'être des incidents. Ne prolongeons pas leur vie au delà de cet incident. N'en retenons que la phase lumineuse et fugitive, et laissons à l'ombre le royaume de l'ombre. Il nous restera ainsi quelques images élogieuses, qui embelliront les lignes sévères des livres d'histoire, et les croquis que le Destin s'amuse à crayonner lui-même sur les pierres du monument.

LES INCONVENIENTS

DE LA

VOILETTE.

Il paraît que la voilette, la voilette noire, la voilette blanche qui est si gracieuse, est dangereuse, non pas seulement pour celui qui l'admire, mais encore pour celles qui la portent. C'est M. Rosenbach, un médecin de Berlin, bien connu, qui ose l'affirmer. Loin de garantir le fraîcheur du teint, la voilette le compromettrait; elle ferait rougir le nez et les pommettes et engendrerait la couperose de la face à laquelle il n'est guère de remède. M. Rosenbach avait remarqué que beaucoup de jeunes et jolies femmes, habituées à porter des voilettes, finissaient par avoir le nez rouge et présentaient des plaques colorées aux pommettes. Il en chercha la cause et finit par se convaincre que c'était la voilette qui était précisément la cause du mal.

Quelle fin que soit le tisseu, il n'en exerce pas moins une compression des points sur lesquels il s'appuie. La pointe du nez se déforme, s'aplatit, s'élargit et, à la longue, la déformation devient persistante. D'autre part, cette compression vide les capillaires de la pointe du nez et en refoule le sang au-dessus et sur les côtés. Cet état s'exagère si l'on entre, sans retirer la voilette, dans une atmosphère chaude, car le sang afflue d'avantage à la peau. Les vaisseaux du nez et des narines ont des parois très faibles et, par suite de cette congestion, ils restent dilatés. Bien plus, l'humidité de l'air exprime ne peut pas s'évaporer facilement derrière la voilette; elle entretient sur les parties où elle se dépose, ailes du nez et pommettes, une sorte de cataplasme qui favorise la dilatation des vaisseaux et leur congestion.

Le nez est la partie du visage la plus exposée et les effets signalés y marquent plus qu'ailleurs leur empreinte. Cependant, les mêmes stigmates s'observent aussi sur les joues, où les veinules des sinués des lignes rouge foncé. Sous l'influence de cette irritation répétée, la peau se pigmente et devient eczémateuse. Au lieu de ces joues, il se forme deux zones tranchées; l'une supérieure, malade; l'autre, d'un rouge pâle naturel, fait contraste avec la précédente. Et voilà comment naît la couperose. Du moins, ainsi le soutient M. Rosenbach, qui interdit le port de la voilette à toute sa clientèle féminine. Celle-ci obtiendrait-elle ? C'est une autre affaire.

En effet, comme traitement de cette fâcheuse couperose, M. Rosenbach interdit la voilette de la bordure ou il recommande de ne la porter que sur le front et les yeux, en laissant le nez libre; ensuite, il conseille de ne pas se servir de topiques irritants et de faire de fréquents temps un massage superficiel des régions vasculaires, en pressant doucement avec les doigts la nez et ses ailes. Il autorise sa clientèle à se poudrer légèrement avec un peu de talc ou d'amidon après une très légère

ponction de vaseline ou de cold cream. En résumé, la voilette peut être portée, mais au-dessus du nez. Personne de nous ne s'en plaindra. Rien de joli comme une voilette à demi soulevée. M. Rosenbach pourrait bien avoir raison. Soulevez à moitié, Mesdames... ou la couperose. Décidément, il a raison, M. Rosenbach.

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

MANON.

Nous venons d'assister à une charmante représentation, d'une valeur tout à fait exceptionnelle, sans aucune des faiblesses qu', jusqu'ici, déparaient nos meilleures soirées d'opéra. Pas un défaut choquant, pas un trou; et, au point de vue des ensembles, une exécution extrêmement correcte qui fait beaucoup d'honneur au chef d'orchestre qui a conduit toutes les répétitions, M. Brunet.

Il nous faudrait beaucoup de temps et beaucoup d'espace pour faire ressortir les beautés de cette superbe partition, très savante et très moderne, tout en évitant les obscurités et les complications des compositions au style Wagnerien, et en restant claire comme de l'eau de roche. Pas un dessin, pas un détail, même à la première audition, n'échappe à l'œil.

Mais place aux artistes. Tout l'intérêt de l'œuvre se concentre sur Des Grieux (Bonnard) et Manon (Mme Madier de Montjan). Impossible de rêver un plus joli duo. Mme Madier s'est révélée à nous sous un jour nouveau. A la fois chaste et diabolique, à la fois comédienne accomplie. Elle a détaillé tout le rôle avec une habileté rare. N'était son extrême jeunesse, qui éclate à première vue, on lui donnerait volontiers une vingtaine d'années de scène. Cette création de Manon—c'en est véritable à la Nouvelle-Orléans—lui fait le plus grand honneur.

Quant à M. Bonnard, il est là chez lui, dans son élément. Il a exactement toute la voix qui convient au rôle; rien de plus, rien de moins, et il a par dessus le marché un tempérament qui s'ajuste parfaitement à la voix, qui coïncide avec elle: de telle sorte que l'homme, l'artiste et le chanteur s'harmonisent à merveille. Nous ne pouvons qu'envoyer nos compliments au reste de la troupe, qui n'a jamais aussi bien chanté ni joué qu'hier soir.

GRAND OPERA HOUSE.

Depuis dimanche en matinée, le Grand Opera House ne déçoit plus. Le public court en foule applaudir Baby Varent, si remarquable dans son rôle de "The Little Lord Fauntleroy".

Feuilleton

DE LA

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 13 décembre 1899.

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIERE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

II

LE BAIN D'ARGENT.

(Suite.)

Trois années que je travaille avec acharnement... Et je ne réussissais que d'une manière imparfaite... Et la véritable

solution m'échappait toujours... Ah! nous en avons fait des tentatives, Saladin et moi!... Prend la lampe et regarde dans ce caveau-là, sur la gauche. Saladin a voulu fixer sur la muraille tous nos essais sans valeur.

La jeune fille prit la lumière et obéit. Le caveau désigné mesurait cinq à six mètres de profondeur sur deux mètres de largeur. Il était clos par une porte de fer sans fermeture apparente. A peine eut-elle porté la lampe à l'intérieur, que les murs étincelaient. Ils étaient recouverts sur toute leur surface de milliers de cristaux à demi débarrassés de leur gangue.

Ceux qui se trouvaient plus près de la porte évidemment les derniers obtenus, étaient plus blancs et plus gros que les autres, quoique inutilisables. Claire les examina un instant. Les résultats obtenus étaient bien dix fois plus considérables que ceux enregistrés officiellement par les professeurs.

R